

À la recherche du scénariste perdu (et à jamais égaré?)

André Lavoie

Volume 20, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, A. (2002). À la recherche du scénariste perdu (et à jamais égaré?).
Ciné-Bulles, 20(2), 2-3.

À la recherche du scénariste perdu (et à jamais égaré?)

«Ce sont des scénaristes qui ont fait croire de certains réalisateurs qu'ils avaient du talent.»

(Jean Aurenche)

«Et quand on ne leur fait pas le coup de la libération, on leur fait le coup du prête-nom. C'est ce qui est arrivé l'année dernière à un étudiant en cinéma que je connais.»

«Ayant eu vent que l'étudiant était au chômage et n'avait pas un sou, on lui a offert 1 000\$ pour prêter son nom dans une production de Cinar; 1 000\$ qui, finalement, rapporteraient environ 400 000\$ en crédits d'impôt du fédéral et du provincial.»

«L'offre était tentante, mais l'étudiant l'a refusée, il savait que la pratique était illégale, et son amour du métier qu'il rêve un jour d'exercer lui interdisait de cautionner une manœuvre aussi douteuse.»

«Qu'un jeune aspirant scénariste soit soumis à un tel dilemme est franchement odieux. Après cela, il ne faudra pas se demander pourquoi il n'y a pas de relève chez les scénaristes québécois. Non seulement on n'encourage pas la relève, on l'invite de plus à magouiller avant même d'avoir signé son premier scénario.»

(PETROWSKI), Nathalie, «50 ans sans se plaindre (ou presque)», *La Presse*, 28 octobre 1999, p. D7)

La plainte revient comme une vieille rengaine, répétée inlassablement par ces empêcheurs de filmer en rond que sont les critiques, ou perçue avec un certain malaise par une poignée de cinéphiles et de professionnels qui en ont vu d'autres. La grande majorité des Québécois, entretenant un rapport hautement schizophrénique avec leur cinéma national (on adore les comédies et on fait la moue devant à peu près tout le reste, *grosso modo*...), ont détecté le malaise sans vraiment pouvoir le nommer et préférèrent se jeter dans les bras de Hollywood pour des frissons garantis et un divertissement pétaradant.

Et quelle est cette plainte? Celle de ses nombreux scénarios inaboutis, malhabiles, paresseux, devenus films sous la pression de producteurs et de distributeurs qui connaissent bien la *game*; celle de ces œuvres écrites par des cinéastes qui refusent d'en changer une ligne en brandissant la charte des droits et libertés; celle, finalement, de ces scénaristes qui, devant des embûches à répétition et un mépris à peine voilé pour leur travail, jettent la serviette. Ils se font d'ailleurs cruellement absents pour accompagner une relève en pratique inexistante, laissée à elle-même, ou cantonnée aux séries éducatives, quand elle ne se voit pas forcée de servir de prête-nom pour qu'une compagnie (Cinar, et pas seulement elle, malheureusement) puisse s'en mettre plein les poches en toute impunité.

Le portrait, on le voit, est désolant. C'est pourtant dans ce paysage de quasi-fin du monde qu'évoluent bon nombre de scénaristes québécois, passant de la télé au cinéma avec un bonheur inégal, dans un relatif anonymat et une absence de continuité déplorable. Car pour un Marcel Beaulieu (**Anne Trister**, **À corps perdu**, **Farinelli**) et un Jacques Marcotte (tous les films d'André Forcier jusqu'à **Une histoire inventée**), combien de Réjean Ducharme (**les Bons Débarras**, **les Beaux Souvenirs**) disparaissent dans la nature? Plus nombreux qu'on le croit même s'ils ne possèdent pas tous l'aura mythique de l'auteur de **L'Hiver de force**.

Le constat est pourtant clair: le cinéma québécois regorge de réalisateurs habiles, de techniciens appliqués, de comédiens de haute stature, mais les scénaristes de métier manquent à l'appel, accaparés par la télévision, découragés devant l'omnipotence du cinéaste, déconcertés par l'arrogance de certains producteurs. Et ce qui freine l'émergence d'une véritable cohorte de scénaristes patentés, c'est évidemment l'obsession de toute une génération de réalisateurs à vouloir devenir maîtres après Godard en ayant la prétention de signer leur œuvre de A à Z. On se souvient que d'autres furent littéralement subjugués par la parole du «vrai monde» saisie dans les documentaires et voulaient la reproduire fidèlement dans des fictions destinées à être «proches du peuple» mais faisant fuir le public... On ne compte plus les acteurs désemparés qui devaient «dire dans leurs mots» ce que le cinéaste était incapable de coucher sur le papier.

Les choses ont bien sûr «évolué» depuis les 30 dernières années, mais ont-elles changé à ce point? Et pour le mieux? Si bien des réalisateurs (et malheureusement pas toujours les meilleurs...) s'obstinent à croire que leur vision du monde et leur vision du cinéma ne peuvent s'accorder qu'en signant eux-mêmes leurs scénarios, d'autres, et surtout ceux des générations suivant celle marquée par la mise au monde du cinéma direct, n'ont aucun complexe à s'associer à un ou deux scénaristes. Il y a bien sûr des «cow-boys solitaires» (les Denis Villeneuve, Manon Briand, André

Turpin, Philippe Falardeau) mais ce n'est pas le cas de tous (Charles Binamé avec Monique Proulx ou Suzanne Jacob, François Bouvier avec Marc Robitaille, Robert Favreau avec Gilles Desjardins et Michel-Marc Bouchard, etc.).

Pourtant, le problème de fond persiste. Connaissez-vous beaucoup d'étudiants en cinéma qui veulent devenir scénaristes, et surtout scénaristes de cinéma, à moins de vouloir déménager à Hollywood? Dans leurs rêves les plus fous, ils espèrent détenir l'autorité et l'influence d'un Guy Fournier ou d'une Fabienne Larouche mais, dans ce cas, oubliez le grand écran. Et quels modèles peuvent-ils citer? Les exemples de longues carrières sont si peu nombreux qu'ils doivent se dire que le métier de scénariste ne fait que conduire, d'une manière ou d'autre, à celui de réalisateur... ou de professeur en scénarisation.

Le problème de fond du cinéma québécois, tiraillé entre le commerce et l'auteurisme, demeure pourtant le même. Si le savoir-faire d'ici n'est plus à démontrer (il n'y a pas que la faiblesse de notre dollar qui attire les Américains, la réputation de nos techniciens y est aussi pour quelque chose), il ne se déploie pas dans toutes les sphères, et la scénarisation constitue encore et toujours le parent pauvre, le talon d'Achille, voire le chaînon manquant. On pourra toujours prétexter que les choses vont assurément changer puisque l'Institut national de l'image et du son s'active à former des scénaristes, tout comme à l'Université du Québec à Montréal, mais la professionnalisation du métier signifie-t-elle la fin du marasme? Les scénaristes étant cantonnés dans l'obscurité professionnelle ou dans des projets où leur singularité n'apparaît nulle part, pas étonnant que les défections soient nombreuses et les mentors, disséminés dans le paysage.

Pour que les choses s'améliorent, et que ces transformations apparaissent nettement sur nos écrans, il faudra que les scénaristes-réalisateurs cessent de pousser les hauts cris et de déchirer leur chemise sur la place publique lorsqu'un organisme subventionneur exige une ou plusieurs réécritures (quel studio le moins responsable se contenterait d'une première version...); que les producteurs exigent davantage des scénaristes, qu'ils les accompagnent plutôt que d'uniquement les harceler à livrer la marchandise, et qu'ils cessent de croire que les imperfections vont disparaître au tournage ou au montage, une ridicule et coûteuse aberration; et que les scénaristes délaissent quelque peu les manuels du parfait scribouilleur insipide et incolore, qu'ils arrêtent de copier les recettes de Quentin Tarantino, du dernier truc à la mode ou les blagues vulgaires entendues dans les *talk-shows* américains. Malheureusement, la présence grandissante des humoristes québécois au grand écran, comme s'il ne leur suffisait plus d'accaparer le petit ou de vider les salles où ils ne sévissent pas, n'arrange guère les choses.

Comme pour tout bon écrivain, un brin de vécu ainsi qu'une culture générale et cinéphilique qui va au-delà du cinéma américain des années 1970 et des séries télévisées de leur enfance ne pourront faire de tort à aucun scénariste en devenir, ou qui aspire à une plus large reconnaissance du milieu et, par la suite, du grand public. Ces auteurs de l'image doivent cependant se poser une question fondamentale: avant de se demander s'ils veulent faire du cinéma ont-ils véritablement quelque chose à dire? À la lumière de certaines productions récentes, certains auraient tout intérêt à se taire. ■

«En fait, il y a deux écoles de scénaristes: celui qui apporte un texte tout fait avec des personnages en quête d'auteur ou plutôt de réalisateur, œuvre personnelle qui souffrira plus tard de voir lui échapper. Et l'autre qui se perçoit comme un collaborateur. C'est le cas de Marcel Beaulieu. "Un bon scénariste doit entrer dans la tête de l'autre, me dit-il, devenir ses yeux, sa pensée. T'as beau avoir écrit la plus belle séquence du monde, si le cinéaste ne comprend pas l'univers derrière, il ne pourra jamais la traduire." À ses yeux, le métier exige une certaine humilité et une grande souplesse, avec des avantages au bout: "c'est un autre qui part au front". Tout le monde n'a pas envie de tenir un film à bout de bras pendant trois ans.»

(TREMBLAY, Odile, «Scénariste, métier de l'ombre», *Le Devoir*, 27 novembre 1993, p. C1)

*«Dans une interview publiée lors de la parution du scénario de **la Dame en couleurs** (de Claude Jutra, 1984), Louise Rinfret, une des scénaristes, avouait candidement qu'après la fabrication du film, elle avait inventé des biographies pour ses personnages, développé leurs caractères, etc.; elle ne semblait même pas se rendre compte que tout cela aurait dû constituer la première étape de la scénariste! Et ce film peut précisément servir d'exemple de scénario mal étoffé, mal équilibré, aux raccords douteux.»*

(LEVER, Yves, *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1995, p. 352)

*«Dans son ouvrage magistral **Histoire générale du cinéma au Québec**, Yves Lever fait une analyse exhaustive de la problématique du scénario dans notre cinéma. Son analyse mérite d'être lue par tous ceux qui ont à cœur la qualité d'écriture de nos films.»*

«Lever nous rappelle que "ce sont les moins rigoureux (pour l'écriture du scénario) des scénaristes-réalisateurs (auteurs) européens qui servent souvent de modèle (à nos cinéastes)". Comme la plupart des cinéastes ne veulent réaliser que leurs propres scénarios, le métier de scénariste, dans le monde du cinéma, tarde à se développer au Québec. Il faut dire que ce n'est qu'une minorité de cinéastes qui démontre un vrai talent de scénariste. Denys Arcand fait partie de ce groupe. D'autres cinéastes, comme Léa Pool, ont compris depuis longtemps qu'ils ou elles pouvaient réaliser des films personnels tout en travaillant en équipe avec des scénaristes. Mais leurs exemples ne semblent pas être partagés par beaucoup de leurs confrères et consœurs. [...]

«Si nos institutions veulent d'abord miser sur une relève de cinéastes qui insistent pour travailler seuls durant l'étape de la scénarisation, au moins donnons-leur aussi une formation solide en écriture cinématographique et des notions de base en dramaturgie. Sinon, notre cinéma ne pourra pas atteindre cette qualité d'écriture, ce niveau élevé de professionnalisme que l'on retrouve dans d'autres cinématographies comparables.»

(FUOCCO, Michel, «Et si le cinéma québécois vivait une crise du scénario?», *La Presse*, 30 novembre 1996, p. B3)